



**COTUTELLE**

**RAPPORT  
DE SOUTENANCE**

**Nicolas RICHARD**



INSTITUT DE RECHERCHES SUR LES CIVILISATIONS  
DE L'OCCIDENT MODERNE XVI-XIX<sup>e</sup> SIECLES  
I . R . C . O . M .

**Alain TALLON**  
*Professeur d'Histoire moderne*

Rapport de la soutenance de thèse de doctorat de M. Nicolas Richard, Clergé paroissial et changement religieux dans l'archidiocèse de Prague du Concile de Trente à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, thèse en cotutelle entre l'Université Charles de Prague et l'Université Paris-Sorbonne, soutenue en Sorbonne le 9 décembre 2013 à 9 h.

Membres du jury : Mme et MM. les professeurs Alessandro Catalano (Université de Padoue), Olivier Chaline, directeur de la thèse (Université Paris-Sorbonne), Ivana Cornejová (Université Charles, Prague), Alexander Koller (Université de Vienne-Institut historique allemand de Rome), Martin Nejedly directeur de la thèse (Université Charles, Prague), Alain Tallon (Université Paris-Sorbonne).

Rapport complémentaire du président du jury pour justifier l'attribution de la mention très honorable avec les félicitations

Lors de la délibération du jury, au vu des appréciations très positives de tous les membres du jury sur ce travail exceptionnel, dont le rapport rend témoignage, le président a proposé d'attribuer la distinction maximale à M. Nicolas Richard, proposition qui a été acceptée à l'unanimité par un vote à bulletin secret.

La lecture du rapport suffira pour comprendre les raisons qui ont poussé chaque membre du jury à voter de cette manière.

Alain Tallon

---

Rapport de la soutenance de thèse de doctorat de M. Nicolas Richard, *Clergé paroissial et changement religieux dans l'archidiocèse de Prague du Concile de Trente à la fin du XVIIe siècle*, thèse en cotutelle entre l'Université Charles de Prague et l'Université Paris-Sorbonne, soutenue en Sorbonne le 9 décembre 2013 à 9 h.

Membres du jury : Mme et MM. les professeurs Alessandro Catalano (Université de Padoue), Olivier Chaline, directeur de la thèse (Université Paris-Sorbonne), Ivana Cornejová (Université Charles, Prague), Alexander Koller (Université de Vienne-Institut historique allemand de Rome), Martin Nejedly directeur de la thèse (Université Charles, Prague), Alain Tallon (Université Paris-Sorbonne).

Le jury désigne le professeur Alain Tallon comme son président.

Après la présentation par le candidat de son travail, le professeur Martin Nejedely est invité par le président à prendre la parole :

Dès le premier coup d'oeil, le travail de Nicolas Richard s'impose par son ampleur, inhabituelle dans le monde universitaire tchèque comme français de ces dernières décennies. Et il est nécessaire d'observer que c'est dans la version française qu'on compte 1704 pages, et qu'il y en a quelques dizaines de plus dans la version imprimée selon les normes tchèques, qui sont un peu différentes des françaises. Je ne souligne pas par hasard ce qui est apparemment un détail. Les deux versions imprimées avec leurs différences de mise en page et de marges ne constituent que l'une des nombreuses difficultés qu'a dû surmonter Nicolas Richard, quand il a décidé d'écrire sa thèse en cotutelle. Il a systématiquement surmonté les problèmes administratifs nombreux qui sont liés à cette forme de doctorat. Mais avant tout, sous l'impulsion première de mon collègue et ami Olivier Chaline, il a dû se plonger dans une étude solide de l'histoire tchèque, avec toutes les difficultés en termes de langue et de sources que l'étude de son sujet supposait, pour un Français dépourvu de liens de famille avec les pays tchèques.

J'ai rencontré Nicolas Richard pour la première fois en septembre 2003, c'est-à-dire il y a plus de dix ans, quand il est arrivé faire un séjour Erasmus d'un an dans le cadre de l'échange existant entre l'Université de Paris-Sorbonne et l'Institut d'Histoire Tchèque de l'Université Charles de Prague. Il ne connaissait alors pas un mot de tchèque, mais grâce à l'enseignement du séminaire d'Olivier Chaline il pouvait déjà s'appuyer sur des bases solides de connaissances en matière de culture tchèque et d'histoire centre-européenne. Au cours des

années suivantes, j'ai eu la possibilité de suivre son évolution, de l'accompagner, et peut-être même de développer ses connaissances en la matière, d'abord quand il a fréquenté le programme de master du séminaire franco-tchèque et de l'atelier en Sciences Historiques de l'Institut d'Histoire Tchèque de la Faculté des Arts de l'Université Charles, puis quand il a été un an au Centre Français d'Etudes en Sciences Sociales de Prague (Cefres), et avant tout parce qu'il était mon doctorant en cotutelle. Pendant cette décennie écoulée j'ai été témoin des remarquables progrès de Nicolas Richard dans sa connaissance aussi bien active que passive de la langue tchèque, de son application peu commune et de son invention créatrice dans ses recherches dans les archives et bibliothèques, de sa disponibilité à consulter les spécialistes, aussi bien en République Tchèque qu'en France, en Italie et ailleurs. Progressivement j'ai eu en lui aussi un collaborateur dévoué, un de ces doctorants grâce auxquels le séminaire historique franco-tchèque peut chaque année recevoir comme enseignants et consultants les principaux historiens des universités européennes partenaires et avant tout former dans l'étude commune de l'histoire centre-européenne des siècles anciens toujours plus d'étudiants francophones tchèques, français, belges et allemands.

Nicolas Richard a préparé le terrain pour une maîtrise parfaite d'un problème difficile et encore peu étudié de l'histoire moderne tchèque avant tout par ses connaissances étendues en matière linguistiques (à côté du tchèque je voudrais aussi souligner la connaissance de l'allemand et du latin), ses compétences en matière de paléographie et des autres sciences auxiliaires de l'histoire. Par une étude sérieuse de l'histoire tchèque, Nicolas Richard est parvenu à la constatation que le changement religieux que connaît la Bohême au XVII<sup>e</sup> siècle, n'a pas d'équivalent dans le contexte européen de son temps. Quel autre royaume de l'époque, si clairement minoritairement catholique, soit dans la même mesure revenu tout entier dans le sein de l'Eglise romaine? Nicolas Richard a choisi en outre un angle de recherche tout à fait personnel, en choisissant d'étudier comment le simple paroissien de l'archidiocèse de Prague a pu vivre l'évolution de la situation. Ainsi délimité, ce thème d'étude supposait naturellement une étude en détail du clergé paroissial de l'époque.

Dès les premières pages, en particulier p. 21 dans la version française, émerge une des nombreuses difficultés auxquelles Nicolas Richard a été confronté en tant qu'historien français étudiant un problème d'histoire tchèque du XVII<sup>e</sup> siècle. Je pense à la transcription des toponymes. Tout choix en la matière doit être considéré comme sujet à discussions; personnellement je suis d'accord avec ce que, dans le cas des villes connues, on utilise la version allemande de leurs noms telle qu'elle était habituelle dans les sources du XVII<sup>e</sup> siècle. Par exemple Bratislava rendue par Presbourg, et non par la forme plus germanique de

Presburg, ou Wroclaw-Vratislav rendue par Breslau. Pour les localités de moindre importance, Nicolas Richard a décidé avec beaucoup de circonspection de donner à la première occurrence les formes latine, tchèque et allemande avec au besoin leurs variantes. Le choix d'utiliser dans le texte les formes tchèques à l'exception des cas où la forme allemande est plus naturelle en français me semble un principe convenable, par exemple dans les cas de Marienbad et Reichstadt pour Mariánské Lázně et Zákupy. Il s'agit d'un phénomène que j'appellerais volontiers le „phénomène Austerlitz“ parce que si un texte historique évoquait la bataille de Slavkov ou la colonne de Slavkov à Paris, l'énorme majorité des Français n'aurait pas la moindre idée de ce dont il est question, ce qui est logique. Nicolas Richard a su ici se tirer de la majorité de ces écueils.

Ensuite nous trouvons dans le texte lui-même du travail des endroits qui montrent à quel point leur auteur s'est inspiré de l'histoire tchèque et de la culture tchèque, et pas seulement de celle de l'époque baroque, loin de là. En tant que codirecteur tchèque, je pourrais difficilement le lui reprocher. Nicolas Richard admet lui-même, dans les dernières phrases de son introduction, qu'il a écrit une thèse de caractère tchèque, quoiqu'en français. Il en est arrivé parfois à des phrases qui ne sont je pense pleinement compréhensibles qu'à des historiens tchèques possédant le français – ou bien, ce qui est le cas de Nicolas Richard, à des spécialistes étrangers, profondément imprégnés de la culture historique des pays tchèques. Je me pose simplement la question de savoir à quel point la phrase par exemple de la page 716 sera compréhensible pour des spécialistes français d'histoire religieuse, quand l'auteur écrit de Nymburk: „La ville n'est pas, au début des années 1630, n'en déplaise à Hrabal, le městečko, kde se zastavil čas, perdu dans la contemplation de son noeud ferroviaire, mais une ville royale...“

En tant que médiéviste je me suis posé au fur et à mesure de la lecture des chapitres une grave question terminologique – parce que le doctorant a procédé aussi de façon modèle en ce qu'il m'a soumis ses chapitres au fur et à mesure, ainsi qu'à mon collègue Chaline, et qu'il les a continuellement retravaillés selon nos remarques. Ce problème terminologique touche le terme „bohême“ qu'emploie Nicolas Richard. Je n'ai pas caché des doutes certains, et nous avons discuté de nombreuses fois de ce problème à propos d'exemples précis avec le doctorant. Je prends en compte le fait que le terme de „bohême“ était utilisé par les Français du XVII<sup>e</sup> siècle sous forme d'adjectif ou de substantif. Je comprends aussi l'effort de Nicolas Richard de trouver le mot adéquat pour qualifier l'individu qui provient du royaume de Bohême, et qui parle allemand ou tchèque ou, le cas échéant, les deux langues. L'exemple par lequel le doctorant soutient son choix dans la note trois complique beaucoup les choses à mon

avis, parce qu'il introduit dans le texte le terme polysémique de „Bohémien“. Est-ce là le seul terme possible? Comme médiéviste et comme Tchèqu – et là, sans conteste, dans le français actuel, Tchèque et non pas Bohême ou Bohémien – je laisse à la discussion de soutenance le soin de régler cette question. Il s'agit d'un délicat problème linguistico-culturel. Si nous acceptons sans réserve la terminologie de Nicolas Richard – dont je répète que je comprends le choix – devrions-nous utiliser en français comme équivalent de „český barok“ à la place du „baroque tchèque“ le terme de „baroque bohême“ ou même de „baroque bohémien“? Dans ce cas une personnalité comme celle de Ferdinand Maxmilián Brokoff n'aurait-elle pas répondu à cette terminologie, puisque dans son oeuvre la question de la langue qu'il parlait jouait un rôle minime, et en tout cas un rôle second par rapport au territoire, dans lequel et pour lequel il créait ses oeuvres?

C'est là certes une réflexion qui concerne tout chercheur qui écrit en français sur l'histoire des pays tchèques. Une discussion sur ce thème n'enlève rien ni à l'importance du thème de la thèse de doctorat précitée, ni à la façon dont Nicolas Richard entre dans la problématique de l'histoire religieuse du XVII<sup>e</sup> siècle. En tant que médiéviste tchèque je voudrais souligner que Nicolas Richard a préparé le terrain pour son analyse par une compréhension des évolutions plus anciennes. La population des pays de la Couronne tchèque ne présentaient pas seulement une mosaïque ethno-linguistique complexe. Déjà depuis la révolution hussite et ensuite en particulier au XVI<sup>e</sup> siècle, un de ses caractères était un spectre religieux très ouvert. Les régions de colonisation germanique de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle avaient été les principaux îlots de résistance contre la révolution hussite. Cent ans plus tard la réforme luthérienne emporta la majorité de la population de ces régions autrefois catholiques où l'on parlait allemand. La situation avait cependant des caractères spécifiques dans de nombreux endroits, comme en Silésie où les différences entre les principautés étaient notables, ou en Moravie où grosso modo le tiers de la population était restée catholique avec la question de la position particulière de l'évêque d'Olomouc. Nicolas Richard analyse avec compréhension et équilibre la complexité de la situation du siècle précédent qui est au centre de l'attention des spécialistes.

C'est seulement en se fondant sur une connaissance solide de l'évolution des pays tchèques depuis le moyen-âge tardif que l'auteur de cette thèse pouvait essayer de répondre à l'une des questions centrales de son travail de doctorat: alors qu'au XVI<sup>e</sup> siècle tout le royaume rejoint le camp de la Réforme, les pays tchèques constituent une exception en ce sens qu'ils reviennent progressivement dans le sein de l'Eglise romaine. Comment, concrètement un tel développement se déroule dans ce territoire donné?

Je laisse aux rapporteurs et aux autres spécialistes de l'époque moderne le soin de s'exprimer sur les aspects particuliers du travail de Nicolas Richard. Personnellement je voudrais relever la façon dont l'auteur de cette thèse attire l'attention, dans une introduction équilibrée, sur le caractère sensible de la question de la recatholicisation, en particulier pour l'historiographie tchèque du XIX<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Nicolas Richard montre pourquoi, dans la conception d'histoire nationale qui fleurit à la suite de František Palacký, il n'y avait pas de place pour les événements qui suivent l'année 1620. Moi-même, en définitive, j'appartiens encore à une génération à laquelle on apprenait à l'école primaire la recatholicisation comme „l'époque des ténèbres“. Nicolas Richard analyse de façon convaincante les raisons pour lesquelles il n'était pas facile de donner sa place à l'évolution religieuse tchèque du XVII<sup>e</sup> siècle non seulement dans le contexte culturel local, mais aussi dans le contexte du baroque européen. Pour l'historiographie française il n'est pas sans intérêt que Victor-Lucien Tapié, l'auteur de *Baroque et Classicisme*, appuie ses analyses du baroque avant tout sur ses connaissances de l'art tchèque.

C'est justement par une connaissance solide de la littérature existante que Nicolas Richard s'est préparé à répondre à la question centrale: comment des habitants de la Bohême, majoritairement non-catholiques avant 1620, on en est venu à une population qui est pour ainsi dire entièrement catholique? La réponse habituelle de l'historiographie existante, qui cherchait l'explication dans la pression du pouvoir politique, ne lui a pas suffi, et à juste titre. Il se pose la question d'une évolution autochtone. Et il essaye, quoique la chose paraisse difficile, de ramener la problématique à l'histoire religieuse. Quel changement religieux a alors lieu en Bohême au XVII<sup>e</sup> siècle? Comment l'archidiocèse de Prague devient peu à peu catholique? Il se pose aussi la question de la vie religieuse de ces gens qui sont à l'origine des fidèles de confessions non-catholiques et peu à peu commencent à vivre et penser comme des catholiques romains.

Nicolas Richard rassemble son travail doctoral autour de trois axes fondamentaux: les efforts de réforme, les changements dans la vie religieuse dans un pays en guerre, et l'acceptation de la réforme (p. 42). À ces trois axes fondamentaux correspondent les trois parties de sa thèse. Nicolas Richard écrit lui-même à la page 43 que la façon dont il a abordé sa thèse a été influencée de façon déterminante par le fait qu'il s'agissait d'une cotutelle. Je cite: „Un Français étudiant l'histoire tchèque ne l'aborde pas de la même façon qu'un Tchèque“. En moi-même j'ajouterais: „et c'est heureux“. Naturellement je ne puis être d'accord avec Nicolas Richard pour le passage où écrit avec humilité qu'“il n'y avait que peu d'intérêt à ce qu'un Français vînt faire à grands frais un travail d'érudition locale qu'eût bien

mieux mené un Tchèque, débarrassé des contraintes que sont l'apprentissage d'une langue nouvelle, d'une histoire étrangère et d'une géographie inconnue". Devrais-je défendre mon propre choix de l'époque de mes études doctorales en France: il y avait un sens, à ce qu'un Tchèque s'intéressât aux *Chroniques* de Jean Froissart? L'idée que développe ensuite N. Richard me paraît plus riche d'inspirations pour une réflexion sur le sens de la recherche internationale: étudier l'évolution de la situation ecclésiastique et spirituelle du XVII<sup>e</sup> siècle, et concentrer en même temps son attention sur les paroisses et donc sur l'analyse microhistorique présentait un thème adapté pour lui qui en tant que Français pouvait en ce domaine entrer en comparaison avec la situation que connaissait la France du Grand Siècle. Conscient du fait qu'il écrivait un doctorat en cotutelle, il a essayé de le situer dans la perspective de réflexion de l'historiographie tchèque et de résoudre ainsi de nombreuses questions, qui pourraient paraître à un spécialiste français d'histoire religieuse étonnantes ou au contraire évidentes.

Pour conclure: en tant que codirecteur de sa thèse de doctorat en cotutelle, je tiens le travail de Nicolas Richard *Clergé paroissial et changement religieux dans l'archidiocèse de Prague du Concile de Trente à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle* pour une contribution originale et de valeur à l'étude du thème choisi, et qui enrichit de façon marquante nos connaissances sur l'histoire du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est pourquoi le candidat me semble mériter sans la moindre réserve le titre de docteur de l' Université Charles.

Le président donne ensuite la parole au professeur Chaline, directeur de la thèse :

Le substantiel travail que présente en vue de l'obtention du doctorat M. Nicolas Richard est l'aboutissement d'un parcours très cohérent et volontaire que le professeur Chaline se réjouit d'avoir pu accompagner.

Ce chemin est commandé par un choix, qui – s'il est gratifiant - n'a pas été celui de la facilité, celui qui a consisté à prendre le royaume de Bohême pour objet d'étude, principalement au XVII<sup>e</sup> siècle. M. Richard aurait fort bien pu se tourner vers d'autres horizons, tels que ceux, familiaux, de la Bourgogne ou, s'il voulait céder à l'attraction de l'Europe centrale, s'orienter vers la Pologne, là encore pour d'excellentes raisons. Mais il a choisi de faire porter ses efforts vers la Bohême, en partant, grâce à un échange Erasmus, en 2003-2004, à Prague où il a bénéficié des excellentes conditions d'accueil et de travail offertes par le séminaire franco-tchèque du docent Martin Nejedlý. Une fois sur place, il y a commencé l'apprentissage de la langue tchèque. Il y a aussi découvert les ressources des archives et des bibliothèques pragoises, réalisant son mémoire de maîtrise (soutenu à son retour en 2004), La



recatholicisation de la Bohême : l'exemple de l'église Sainte-Marie-de-la-Victoire et de l'Enfant-Jésus de Prague, 170 pages rédigées + sources et biblio (avec déjà l'étourderie de les mettre toutes deux sous l'intitulé « bibliographie ») + annexes. Le professeur Chaline n'avait pas manqué d'être frappé par la qualité du travail, le souci de l'archive et l'abondance des notes infra-paginales.

L'agrégation obtenue, le choix d'un sujet de doctorat a réorienté Nicolas Richard vers Prague et les pays de la Couronne de Bohême. Persévérant dans l'apprentissage de la langue et de la culture tchèques, conservant le même siècle et approfondissant une thématique d'histoire religieuse, Nicolas Richard s'est tourné vers l'étude des paroisses de l'archidiocèse de Prague. Il est parti d'un fait historique majeur appelant des explications : en un siècle et demi, un pays dans lequel les catholiques représentaient environ 10 % de la population avant 1620, avait connu une inversion religieuse telle que les non-catholiques atteignaient à peine cette proportion lorsque leur fut concédée la tolérance josphiste dans les années 1780.

Cette période et ce processus ont été appelés « Contre-Réforme », « recatholicisation », « Réforme catholique », « confessionnalisation » etc, les différentes traditions historiographiques, nationales ou religieuses mettant l'accent sur tel ou tel aspect d'un phénomène imposant et complexe qui est une inversion religieuse d'une rare ampleur en Europe. Il n'a de véritable équivalent que le chemin parcouru en sens inverse avec un bon demi-siècle d'avance par le royaume d'Angleterre. Si le travail de Nicolas Richard n'est en rien une histoire comparée de la Bohême et de l'Angleterre, c'est bien vers ce dernier royaume que le regard de l'historien s'est méthodologiquement tourné lorsqu'il se portait au-dehors, car il y avait là une analogie propre à stimuler la réflexion. Les trajectoires religieuses ont été évidemment diamétralement opposées mais, dans un cas comme dans l'autre, si les voies ne sont bien sûr pas les mêmes, on remarque que la minorité religieuse du début de la période d'observation est devenue l'immense majorité à la fin, avec des phénomènes de contrainte étatique et d'exils. Dans l'historiographie britannique, et en particulier dans les travaux d'Eamon Duffy, *The Stripping of the Altars* (1992), il était possible de trouver des inspirations et des hypothèses à confronter ensuite aux réalités bohêmes.

Il était possible de partir d'une longue analyse sémantique et méthodologique discutant les notions utilisées par les historiens depuis le XVIIIe siècle pour en déterminer les avantages et les inconvénients appliqués à la situation des pays de la Couronne de Bohême et spécialement à l'archidiocèse de Prague. Ce n'est pas l'angle d'approche retenu, Nicolas Richard s'en tenant volontairement à une expression neutre et en apparence moins percutante, le « changement religieux ». Et pourtant. En 1985, l'ingénieur agronome devenu sociologue des

religions Yves Lambert avait publié à Paris, au Cerf, une monographie de paroisse d'un genre inédit intitulée Dieu change en Bretagne. Le sous-titre était « la religion à Limerzel, de 1900 à nos jours ». Il s'agissait d'étudier les transformations du catholicisme vécu dans un village du Morbihan. Ce type d'interrogation pouvait avoir un écho ailleurs et en un autre temps, pourquoi pas, sous la forme d'un Dieu change en Bohême appliqué au XVIIe siècle ? Bien entendu, la méthode ne pouvait être la même et il ne s'agissait pas de rechercher une paroisse, dotée de toutes les sources souhaitables sur cent ans. Mais il y avait là une idée à retenir, pas si éloignée de celle mise en application par Eamon Duffy dans *The voices of Morebath* (2001) lorsqu'il tâche de suivre comment la population de cette localité anglaise s'est peu à peu éloignée du catholicisme.

Davantage que ses nombreux devanciers et contemporains travaillant sur l'histoire religieuse de la Bohême, Nicolas Richard a voulu « voir comment on entre, ou on revient, dans un 'biotope' catholique » (p. 38). Cela revient à mettre au cœur de la problématique les lieux, les temps, les autorités et les références, les obligations et les gestes volontaires, les modalités concrètes du culte et des sacrements, un paysage aussi soit ce qui forme un univers catholique, au niveau inférieur du maillage territorial. Il ne s'agit pas seulement d'une étude dynamique du réseau paroissial et de l'organisation ecclésiastique, même si ces questions sont indispensables à aborder. C'est aussi une interrogation sur les rythmes du changement et les moments d'inflexion, sur le recours à la contrainte et le temps de l'accoutumance, quand disparaissent les derniers vieillards ayant connu un culte régulier et public autre que celui pratiqué dans le giron de l'Eglise romaine. C'est également se demander quelles furent les distances plus ou moins grandes parcourues par les uns ou les autres, en fonction des éléments partagés entre les différentes Eglises et des lignes de fracture qui les séparaient.

Une telle entreprise était audacieuse, surtout dans le temps réglementaire d'un doctorat. M. Chaline tient à remercier la Fondation Thiers et son directeur, le professeur Georges-Henri Soutou (de l'Institut) d'avoir accueilli M. Richard comme membre, lui donnant ainsi la possibilité d'achever son travail dans les meilleures conditions. Ce doctorat est réalisé en cotutelle, ce qui veut dire qu'il est une opération franco-tchèque supposant une excellente entente entre les deux directeurs, celui du bord de la Seine et celui des rives de la Vltava. Ce fut le cas, si bien que M. Richard a pu bénéficier, à nouveau, d'un accueil chaleureux des collègues et des doctorants pragois. Que tous soient aujourd'hui remerciés comme également le CEFRES qui a bien voulu soutenir financièrement le travail de M. Richard. Le résultat est là : 3 volumes totalisant 1701 pages, dont 1243 de texte rédigé par le doctorant, certes en interligne double mais avec, pour beaucoup d'entre elles, des notes infra-paginales

abondantes, en petits caractères et interligne simple. C'est indiscutablement bien plus, ampleur du sujet et taille du travail, que la moyenne des doctorats français et tchèques. Si certaines dispositions mal commodes de la bibliographie ont dû être corrigées in extremis, il n'en demeure pas moins que celle-ci est fournie, tout comme le catalogue des sources (particulièrement détaillé pour les imprimés). Le lecteur trouve un index (des noms propres et des lieux) et surtout un très riche dossier d'annexes que M. Richard a pris la peine de transcrire, comme il le devait.

Il faut souligner la grande variété des sources utilisées.

- Le très riche fonds de l'archidiocèse de Prague au Narodní archiv de Prague, notamment les correspondances passive et active, les actes du consistoire ;
- A Vienne, le fonds familial Harrach avec notamment la correspondance entre le cardinal et le barnabite Don Lino Vacchi, à propos de la réforme liturgique ;
- A Rome, les fonds des Congrégations du Concile, des Rites, de l'Inquisition et de Propaganda Fide ;
- En revenant à Prague, pour les imprimés et les manuscrits, la bibliothèque des prémontrés de Strahov.
- Même si cela n'apparaît pas explicitement dans le catalogue des sources, il convient encore de signaler le souci des images (telles ces gravures illustrant le Rituel du cardinal Harrach), voire des objets, la connaissance d'un certain nombre d'églises, tant de paroisses que de pèlerinage ainsi que la perception directe de paysages dans lesquels s'est inscrit le changement religieux. C'est tout cela aussi qui forme un « biotope » catholique, urbain ou rural.

Tous ces éléments sont présents dans l'espace et la période considérés. L'espace retenu est celui de l'archidiocèse de Prague : correspondant à la Bohême stricto sensu (moins Cheb à l'ouest et quelques enclaves orientales mais avec, en plus, le comté silésien de Glatz au nord-est), un vaste espace qu'un clergé paroissial catholique longtemps peu nombreux peinait à maîtriser. Il fut partiellement démembré dans la seconde moitié du XVIIe siècle afin de faciliter l'encadrement religieux des populations, par la création, difficile, de deux diocèses avec des territoires détachés de celui de Prague, Litoměřice au nord, Hradec Kralové au nord-est, fondés officiellement en 1653 mais effectifs plus tardivement, en 1655 pour le premier, 1665 pour le second. Les projets ultérieurs pour la Bohême de l'ouest n'ont pas abouti et il parut en définitive préférable de créer de nouvelles paroisses plutôt que des diocèses. Car l'enjeu majeur du siècle est de réduire les immenses « friches pastorales » dues au manque de prêtres, aux paroisses vacantes ou trop vastes.

La période est longue, allant du concile de Trente à la fin du XVIIe siècle, autrement dit de la reconstitution de l'autorité archiépiscopale en 1561 (avec la nomination par Ferdinand Ier de Brus z Mohelnice) et de la concession du calice en 1564, jusqu'à l'épiscopat de Mgr Breuner au tournant des XVIIe et XVIIIe siècles, si on s'en tient à une figure marquante. Un tel intervalle chronologique n'était pas initialement prévu ou plutôt il s'est déplacé vers l'amont. La découverte à Rome, dans les archives du Saint-Office, du très riche dossier de la suppression de la concession du calice en 1622 a conduit à ne pas se satisfaire d'un état des lieux préliminaire au tournant des XVIe et XVIIe siècles mais à reprendre toute la question du calice depuis 1564.

En s'orientant vers l'étude du clergé paroissial et du changement religieux Nicolas Richard a pu bénéficier de l'apport des articles écrits par Marie-Elisabeth Ducreux et par Eduard Maur, puis de l'ample renouvellement en cours de ce champ d'investigations. Il suffira de citer – sans prétendre à l'exhaustivité – les travaux d'Alessandro Catalano sur le cardinal Harrach ainsi que sur d'autres acteurs majeurs de cette reconquête des consciences, de Jiří Havlík sur Mgr de Valdštejn, de Marie Ryantová, de Pavla Stuchla, de Martin Zeman et de Pavel Pumpř sur les paroisses, notamment en Bohême du Sud, une région qui vient de faire l'objet de la monographie de Josef Hrdlička sur Jindřichův Hradec (chez les Slavata).

La complexité du sujet tient à plusieurs facteurs qui rendent souvent délicate l'évaluation précise du changement dans le vécu religieux mais qui sont pris en compte par Nicolas Richard au fur et à mesure de ses chapitres.

D'abord, les attentes de l'autorité – ecclésiastique mais aussi séculière – ont sensiblement évolué tout au long de la période considérée. De la conformité minimale, pascale, on est passé à des exigences bien supérieures. Une formulation ramassée et explicite dans la conclusion (p. 1240) montre comment la perception archiépiscopale a discrètement mais nettement évolué : « Les paysans, catholiques par obligation sous Harrach, sont des ignorants sous Valdštejn et, sous Breuner, des catholiques à protéger de quelques hérétiques dissimulés ».

Ensuite, la définition de ce qui est orthodoxe et de ce qui ne l'est pas s'est également modifiée. Au temps de Charles VI, des pratiques et des lectures qui étaient acceptées cinquante ans auparavant ne le sont plus et rendent passibles de poursuites. C'est ce que montre notamment le chapitre XI.

Il faut également faire la part aux relations toujours délicates entre les deux puissances, le temporel et le spirituel, relations qui se déclinent en fait en un jeu compliqué entre la hiérarchie ecclésiastique séculière, les réguliers, le roi (ordinairement absent des pays de la Couronne), les grands officiers du royaume, la diète et, ne les oublions pas, les propriétaires

de seigneuries, véritables maîtres du destin et du quotidien de l'essentiel de la population. Nicolas Richard a eu l'occasion de se pencher sur cette problématique en préparant avec le professeur Chaline un numéro de la revue XVIIe siècle qui y était consacré. La Contre-Réforme, Réforme catholique, Confessionnalisation Reconquête catholique..., quel que soit le vocabulaire employé, n'était pas un bloc. Bien au contraire, ce qui apparaît souvent, c'est le pouvoir limité de l'archevêque.

Il convient encore de signaler les différences interrégionales, voire d'une grande seigneurie à une autre, celles qui existent entre villes royales et villes seigneuriales, celles qu'on trouve entre le milieu urbain et les paroisses rurales.

Enfin, il y a les redoutables questions liées aux situations religieuses de départ, parfois bien floues, aux rythmes, aux acteurs et aux voies qui furent celles du changement selon des modalités rarement interchangeable.

Le sujet avait donc de quoi décourager logiquement le chercheur. Par chance, M. Richard a fait preuve de passion et de ténacité, d'originalité aussi.

M. Chaline entend terminer son intervention en soulignant quelques-uns des apports du travail de M. Richard.

- Tout d'abord l'exceptionnelle richesse des annexes qui comportent des documents à la fois nombreux et très intéressants (en latin le plus souvent mais aussi en tchèque et en italien), transcrits mais aussi annotés avec un grand souci de précision et d'explicitation. Plusieurs pièces du dossier romain concernant la suppression de la communion sub utraque sont ainsi portées à la connaissance du lecteur.

- L'accent mis sur la décision de supprimer la concession du calice aux laïcs, qui tirant un trait, à la demande du clergé de Bohême, sur ce qui paraissait auparavant être la condition de l'union religieuse. C'est une fois cette suppression mise en oeuvre (1622) que la réforme prend, avec le soutien actif du bras séculier, un tour décisif. Une chronologie se dessine nettement avec deux manières de vouloir mettre en oeuvre les décrets tridentins : dans un premier temps, tenter l'union, grâce à la concession du calice, puis imposer la conversion. Celle-ci a à la fois pris du temps et emprunté des voies très variables. Dans ce processus progressif, on peut aussi bien souligner le temps des commissions de réforme, des exils et des conversions imposées, soit les années 1620, que celui des occupations étrangères et luthériennes (Saxons puis Suédois) qui ne ruine pas partout les progrès réalisés. Les lendemains de la guerre de Trente ans sont aussi une période d'intense activité et ce d'autant plus que la guerre a enraciné la religion romaine. On peut ensuite mettre en évidence un

tournant correspondant aux années 1680 lorsque disparaissent les derniers vieillards ayant connu l'avant 1620.

- L'insistance sur la durable difficulté qu'il y avait à réaliser une véritable réforme des paroisses, dans un pays dont des zones entières demeurent durablement des « friches pastorales », même là où le curé, pourtant présent, est trop loin. C'était une chose déjà soulignée par les travaux sur l'organisation des missions et la plus ou moins grande portée de celles-ci. Mais les curés apparaissent ici d'une manière beaucoup plus précise que dans les études antérieures. Les situations individuelles sont variées et complexes : anciens pasteurs devenus curés, prêtres concubinaires, ecclésiastiques armés jusqu'aux dents ou peu amènes avec leurs confrères et leurs supérieurs. Si l'effectif global est longtemps insuffisant, les personnalités n'en sont pas moins vigoureuses. On remarque, vers 1675, un clergé originaire du royaume et, globalement, de bonne qualité, alors que coïncident bien davantage attentes sociales et exigences ecclésiastiques.

- L'interrogation pertinente sur le devenir du maillage paroissial dans la seconde moitié du XVIIe siècle : « une chrétienté non paroissiale ? ». Le rôle et l'ampleur des abbayes et prélatures d'une part, des grandes seigneuries de l'autre, compliquent singulièrement la question de la saisie paroissiale des territoires.

- L'attention portée à ces laïcs indispensables à l'action pastorale que sont les bedeaux, les chantres et maîtres d'école, les sages-femmes. Ils apparaissent à diverses reprises, que ce soit à propos des cérémonies liturgiques sans prêtre ou du baptême. Par eux, la communauté locale prend une part importante à la vie liturgique.

- Il est judicieux de rendre à la guerre qui sévit par intervalles dans le royaume ce qui lui revient. L'invasion saxonne de 1631-1632 marque une césure mais ne signifie pas nécessairement la ruine des efforts ecclésiastiques antérieurs. Le chapitre 9 est tout à fait novateur, faisant de la guerre bien davantage qu'un simple environnement dangereux, mais l'occasion d'actions et de méditations imprévisibles, ainsi qu'une cause d'intégration à la société paroissiale de curés peu ou pas appréciés mais restés là et jouant parfois un rôle protecteur.

- Les deux chapitres finaux sur la liturgie et sur la pratique sacramentelle ouvrent des pistes novatrices, en apportant des informations décisives. Pour Nicolas Richard qui insiste sur ce fait, la réforme catholique en Bohême est d'abord une réforme liturgique, c'est-à-dire touchant les gestes et les actes du culte public. Mais la liturgie existe parfois sans prêtres et des pages fort intéressantes sont consacrées à cette question (p. 1145-1152). Si l'édition d'un missel romano-pragois ne survient qu'à la fin du XVIIe siècle, le missel romain étant en usage

auparavant, Nicolas Richard s'est livré à une étude approfondie du Bréviaire du cardinal Harrach (1643) et du Rituel romano-praguois (promulgué en 1645). L'apport est multiple, d'abord pour la compréhension des modalités de la réforme liturgique entre Prague (l'archevêque mais aussi le chapitre métropolitain), Rome (la Congrégation des Rites), les paroisses de l'archidiocèse dont il est nécessaire d'unifier les pratiques. Ensuite il est possible de saisir les changements opérés, moins dans l'année liturgique elle-même (fixée par le synode de 1344 et par la suite commune aux catholiques romains, aux hussites, aux divers protestants), que dans ce qui fait l'objet d'une insistance marquée, la présence réelle et le culte marial. « L'année liturgique devient romaine, mais elle reste pragoise », nous dit N. Richard (p. 1144). Avoir montré comment se combinent prescriptions romaines et traditions bohêmes, pour la liturgie comme pour les sacrements est une des apports majeurs de cette thèse si riche. La souplesse certaine avec laquelle le passé du royaume est pris en compte, passé catholique dont on revendique la continuité historique mais aussi passé hérétique qu'on se contente en général de modifier peu à peu, a certainement été un élément non-négligeable du progressif retour à l'Eglise romaine. Notons enfin la prudence des conclusions avancées à propos des sacrements, dont plusieurs marquent indubitablement une rupture avec les formes du vécu religieux antérieur, mais sans que les autorités diocésaines ne cherchent à proprement parler à en faire un instrument de pastorale missionnaire. On le voit dans les rapports avec la seigneurie et la société englobante à propos du mariage et de la liberté des époux, le spirituel connaît des tensions avec le temporel. Il apparaît aussi que les fidèles ne sont pas aisément contrôlables, pour une foule de raisons, et qu'en matière de réception sacramentelle, ils ne sont pas inertes non plus.

L'imposant travail de Nicolas Richard appelle des suites, ce qui est une marque de nouveauté et de fécondité. La question des changements du paysage, évoquée à la fin du chapitre 12 méritera de plus amples développements car elle participe aussi de la constitution d'un 'biotope' catholique et que ses effets sont encore bien visibles aujourd'hui, en ville – à cet égard Prague pourrait être comparé à Anvers – et à la campagne. La liturgie est un vaste champ d'investigation dans lequel de nouvelles questions naissent des premières réponses. M. Richard aura l'occasion de poursuivre dans cette direction grâce au mémoire que lui demande la Fondation Thiers. Il ne manquera assurément pas de lecteurs dont l'intérêt aura été stimulé par son doctorat.

---

Le président donne la parole au professeur Alexander Koller :

(rapport joint)

Alessandro Catalano est invité par le président à présenter son avis sur la thèse :

La thèse de Nicolas Richard *Clergé paroissial et changement religieux dans l'archidiocèse de Prague du Concile de Trente à la fin du XVIIe siècle* représente une contribution essentielle à l'étude de la question religieuse de l'époque moderne dans les pays tchèques. Il est, soit dit depuis le début, un excellent travail et son auteur mérite sans aucun doute obtenir le grade de docteur des Universités Paris-Sorbonne et Charles de Prague.

La thèse, en trois tomes puissants (1701 pages au total), est divisée en trois parties (*La volonté de réforme, La réforme appliquée* et *L'adhésion à la réforme*, avec leurs propres introductions et les conclusions non numérotées), à son tour divisé en treize chapitres, accompagnés d'une introduction et suivie par des conclusions générales et une riche bibliographie des textes et manuscrits publiés, et une quantité importante d'*Annexes*.

Le cas particulier, mais au XVIIe très important dans l'histoire du christianisme occidental, de la Bohême a été reconstruit par l'auteur dans toutes ses facettes, face enfin, sur la base d'une étonnante recherches dans les archives, quelques-uns des clichés historiographique enracinée dans un contexte culturel qui a longtemps occulté la recherche scientifique rigoureuse face à une instrumentalisation de l'histoire (du nationalisme du XIXe siècle et se terminant avec le discours communiste qui a occupé la plupart de la deuxième moitié du XXe siècle). S'est avérée particulièrement originale la capacité de l'auteur à calibrer l'étude systématique d'archives prises individuellement (surtout romaine et Prague) par rapport à l'objet – ductilité en effet assez rare, même parmi les savants les plus matures, souvent enfermés dans leurs « propres » archives de référence.

L'enquête concise, mais fondamentalement exacte des approches historiographiques vers la Bohême du XVIIe siècle autorise à justifier le choix pleinement convaincante de diriger les recherches vers les riches archives tchèques bien des principales institutions de l'Église de l'archidiocèse de Prague (d'abord le Consistoire), et sur les questions jusqu'ici restées en marge des enquêtes au cours des dernières années (les matières sacramentelles et liturgiques).

Les premiers chapitres de l'ouvrage ont porté sur les négociations complexes liées à la question du rapatriement de l'utraqisme dans le giron de l'Église catholique romaine, envisagées à la lumière d'une recherche bibliographique exhaustive. En relisant le riche débat qui s'est développé avant, pendant et après le Concile de Trente Nicolas Richard apporte une contribution extrêmement importante pour les études sur le sujet, notamment à travers l'étude des lettres du Saint-Office, fond jusque-là peu étudié sur Bohême. La question de la suppression du calice est ici insérée dans une vue beaucoup plus détaillée, soutenue par un grand nombre d'études détaillées de situations particulières (voir par exemple le cas de



paroisses catholiques dans les années 1616 et suivantes, pp. 312-323), offrant ainsi un autre point de vue sur des questions relativement bien connues dans les documents diplomatiques et officiels. Comme un exemple particulièrement significatif, on peut citer à cet égard le développement consacré à la « consulta viennoise » de janvier 1622 et a les « vota » des théologiens (pp. 370-388). En général, on peut constater que l'interprétation du prisme de la longue « controverse » sur la communion sous les deux s'est avérée particulièrement efficace pour décrire l'évolution des relations du Royaume de Bohême avec l'obéissance romaine.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à la réforme même et à son application. Dans ce cas aussi Nicolas Richard a pris la décision de ne pas répéter la description des négociations officielles qui ont eu lieu entre Vienne, Rome et Prague (quoique sous une forme enrichie, comme le montre l'analyse du projet imprimé d'Andreas Carolinus 1621, pp. 417-429, ou l'examen des plans spécifiques de réforme des divers ordres religieux), mais de concentrer son attention sur le contenu des projets de réforme, et de voir leur application dans la pratique et l'action pastorale du clergé. De ce point de vue, les recherches menées dans les archives par l'auteur lui ont permis de reconstituer de manière très convaincante la vie paroissiale quotidienne in Bohême (avec l'étude prosopographique de la composition du clergé, pp. 586-607, et de ses caractères intellectuels et moraux, pp. 607-643). Un outil de comparaison intéressante a été identifié par l'étude de cas du domaine de Wallenstein, à la physionomie religieuse bien particulière, mais assez proche pour assurer une bonne base de comparaison (pp. 646-661). C'est aussi une réduction importante de la vision traditionnelle d'un arrêt de la réforme catholique à l'occasion de l'invasion saxonne de 1631-1632, souvent exagéré par les historiens du XIXe siècle, mais qui, en définitive, se révèle avoir eu peu d'impact sur les paroisses (p. 682-699). L'analyse des matières consistoriales a permis à l'auteur de présenter un grand nombre de cas concrets à propos de la lutte de l'Eglise pour la juridiction archiépiscopale en matière de biens ecclésiastiques (pp. 719-783), ainsi que, dans une toute nouvelle perspective, de reconstituer le processus de militarisation du clergé catholique (pp. 789-828).

Dans la troisième partie du travail a été abordée, avec les compétences habituelles de lecture des sources, l'évolution du processus de réforme après la fin de la guerre de Trente Ans et la construction progressive d'un plus dense réseau paroissial (pp. 875-887). Même dans ce cas, à un haut niveau, l'auteur a prouvé la reconstruction de la vie paroissiale dans l'archidiocèse de Prague (pp. 888-918) et, peut-être même davantage, il est parvenu à restituer, avec un luxe de détail sans précédent, l'œuvre de la dernière des commissions de réforme dans les années 1651-1653 (pp. 918-943). La transformation du clergé et de la naissance d'un clergé régnicole

de plus en plus aussi liées à une conception linguistique de leur rôle est bien présentée dans le cadre du phénomène plus large de la propagation d'un nouveau modèle de clergé. Apparaît convaincante et novatrice finalement aussi l'interprétation de la réforme catholique en Bohême comme une réforme liturgique prolongée, fondé sur une gamme de matériaux d'archives pour la plupart inconnus (pp. 1065-1094), et sur l'étude de l'évolution de la pratique sacramentelle en Bohême (pp. 1175-1236).

La recherche minutieuse menée par Nicolas Richard dans diverses archives en Europe a également été confirmée par l'insertion massive dans sa thèse de documents publiés dans leur intégralité dans le *Annexes*, offrant une édition moderne de sources historiques de première importance pas bien connues, même si elles n'étaient pas tout à fait inconnues pour les chercheurs (pp. 1359-1684). Parmi celles-ci méritent une mention particulière le riche dossier sur la suppression de la coupe et les relations *ad limina* (dans ce cas, la bonne année de la troisième de celles livrées par E.A. von Harrach est 1644, et non 1645, voir les notes dans son journal le 9 et le 20 Novembre 1644, *Die Diarien und Tagzettel des Kardinals Ernst Adalbert von Harrach (1598-1667)*, a cura di Katrin Keller e Alessandro Catalano [Veröffentlichung der Kommission für Neuere Geschichte Österreichs, Band 104/1-7], I-VII, Wien-Köln-Weimar, Böhlau Verlag, 2010, II, pp. 680, 691-692).

Comme tout travail de cette ampleur, quelques améliorations seraient à apporter (dans certains cas les transcriptions de l'italien seraient à vérifier, les textes tchèques seraient à moderniser, il serait également opportun de passer de longues citations en annexe, etc), mais ce sont quelques cas, qui n'invalident en aucune façon l'excellent niveau de la thèse.

Le travail (soit la première étude monographique qui tente de reconstituer tous les niveaux de l'évolution religieuse complexe de l'archidiocèse de Prague au XVIIe siècle) est basée sur une documentation approfondie qui a permis à l'auteur de repenser en termes critiques, et finalement fondée, une série historiographique de clichés, souvent mal justifiés par les sources du temps. Grâce à sa grande connaissance de la littérature secondaire (en tchèque et en allemand) l'auteur, a, en outre, put étudier des cas particuliers traités dans un contexte beaucoup plus large que bohême. La thèse de Nicolas Richard, un travail de grande envergure, me semble être très bien organisée et scientifiquement solide. L'auteur a fait preuve d'une capacité particulièrement remarquable à combiner la précision de la reconstruction d'un contexte historico-religieux avec des recherches dans les archives menées avec une grande sensibilité à la critique des documents eux-mêmes.

Je trouve donc parfaitement justifiée l'obtention du titre de docteur en histoire à Nicolas Richard, auteur d'une œuvre qui mérite également d'être rendue accessible à la communauté

des chercheurs, parce qu'elle est appelée à jouer un rôle important dans les études consacrées à des questions religieuses en Europe centrale à l'époque moderne.

Le président donne la parole au professeur Ivana Cornejová :

Nicolas Richard a choisi comme sujet de thèse un problème important, intéressant et qu'il étudie sur le temps long. En effet, de la fin du Concile de Trente à la fin du dix-septième siècle, des changements révolutionnaires eurent lieu dans le domaine religieux en Bohême. Mais je ne pense pas qu'ils aient été en leur temps sans pareils. La Réforme connut des réussites aussi bien dans une série de pays germaniques membres du Saint-Empire ainsi que dans les pays héréditaires Habsbourg, avant que ne s'y déroule (et ce, finalement, encore plus tôt qu'en Bohême) une recatholicisation tout aussi dramatique qu'en Bohême – je pense en particulier à la Styrie et à la Bavière . En cela je ne veux pas nier le caractère unique du passage (ou du retour) au catholicisme de la population alors majoritairement non-catholique de l'archidiocèse de Prague. Mais je veux simplement dire qu'il présente avec ces territoires de nombreuses analogies, même si l'évolution tchèque est toujours restée très spécifique. D'ailleurs Nicolas Richard du point de vue méthodologique part des suggestions qu'offrent les historiens britanniques, en particulier Eamon Duffy, qui estime que la population anglaise du seizième siècle a peu à peu quitté le catholicisme par elle-même, sans subir de pression. Mais je pense pour ma part qu'une comparaison avec d'autres pays d'Europe centrale serait plus appropriée qu'une comparaison avec l'Angleterre. Il faut rappeler que pendant sa mission à Prague au milieu du seizième siècle Pierre Canisius en particulier juge lui aussi qu'en Bohême l'utraquisme est déjà une vieille « hérésie » et que la population paraît incliner au retour dans le giron de l'Église catholique. Au contraire, je suis absolument d'accord avec les réserves qu'exprime Nicolas Richard sur la justification du terme « confessionnalisation », aussi bien dans son acception stricte que lui avaient donnée à l'origine les historiens allemands Reinhard et Schilling, que dans le sens qu'il a pris dans la discussion qui a suivi (Marc R. Forster).

Quoique Nicolas Richard étudie l'évolution dans le diocèse de Prague depuis la deuxième moitié du seizième siècle, le centre de gravité de son travail est la situation d'après la bataille de la Montagne Blanche. Cependant l'introduction portant sur l'avant-Montagne Blanche est tout aussi importante. Nicolas Richard a étudié une grande quantité de sources de première main. En même temps, grâce à ses discussions avec les historiens tchèques il a évité de reprendre les thèmes qui sont les sujets de leurs études. Il avait aussi à sa disposition les acquis de l'historiographie française. Au cours de son travail il a découvert de nombreux

aspects inconnus de la recherche sur notre recatholicisation – ou réforme catholique. Personnellement je le rejoins dans la constatation, qu'il serait d'un grand apport d'appuyer systématiquement ses conclusions sur les visites de l'archidiocèse ; pour ma part il me semble qu'il sera nécessaire de procéder de façon différente de la démarche adoptée par Veronika Semerádová, qui présente un catalogue descriptif purement extérieur, qui passe sous silence dans une large mesure le contenu des visites.

Pour la situation dans l'archidiocèse de Prague nous manquons de témoignages du for privé, profonds, de conversions, qu'ils viennent aussi bien de la population que – et c'est tout à fait capital – de membres du clergé. Reconstruire une affaire si personnelle, comme l'est la conversion religieuse, ou le retour dans l'Église d'origine, est très ardu et très difficile à reconstruire d'une façon démontrable. Nicolas Richard pour cette raison concentre son attention surtout sur la question de savoir comment la réforme catholique se reflète dans les changements de liturgie. En même temps, il envisage ce changement plus comme spécifiquement tchèque que comme totalement tridentin – mais il y a la question de savoir si l'on peut trouver dans les autres pays européens des évolutions totalement tridentines.

Nicolas Richard distingue entre les conversions forcées ensuite celles vécues de façon plus profonde qui étaient ambitionnées. Il attire l'attention de façon adéquate sur les difficultés de la réforme catholique au cours de la « longue guerre », pendant laquelle il y avait entre autre un manque fatal de prêtres séculiers. Les réguliers ont joué leur rôle pendant un temps assez long, parce que l'activité d'une série de couvents et de maisons religieuses avait été restaurée pendant la guerre, sans même parler de l'implantation de nouvelles maisons ou institutions *inter arma*. Il est bien établi dans la littérature spécialisée que le réseau paroissial en Bohême n'a été pleinement reconstruit que dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle ! Et qu'il ne commença à jouer un rôle important, irremplaçable, sinon à partir du moment où la compagnie de Jésus fut temporairement abolie, du moins quand Joseph II supprima un grand nombre de couvents. Je confesse qu'un rappel de la contribution de l'école catholique à l'avancement de la réforme me manque un peu, mais cet aspect n'entraîne pas dans la perspective de la recherche de Nicolas Richard. Les analyses sur la suppression du calice et la romanisation des cérémonies liturgiques et de l'administration sacramentelle sont très belles. Je ne peux qu'ajouter que les parrainages multiples restaient une coutume habituelle encore à une date avancée du dix-huitième siècle et que le sacrement de mariage se heurta toujours à une série de problèmes.

Nicolas Richard écrit sur une série de problèmes, qui sans aucun doute feront naître de nouveaux débats et créeront une série de ces questions que tourmentent sans cesse les

historiens qui se consacrent à ces problèmes. À quel moment doit-on considérer la recatholicisation – ou réforme catholique – comme achevée ? Quelle influence a, en elle-même, la liturgie réformée ? Comment se produit l'identification de la population avec le catholicisme ? Il ne fait pas de doute qu'y jouent un rôle la dévotion mariale sur laquelle l'auteur met tant l'accent, ainsi que d'autres manifestations de la piété baroque dont les traductions artistiques marquent avec force le paysage tchèque.

La thèse extrêmement vaste de Nicolas Richard – je me suis parfois pourtant demandé si elle n'était pas trop vaste – même si elle comprend autour de 500 pages d'annexes – choisies de façon tout à fait adéquate – ainsi qu'un catalogue des sources et une bibliographie – provoque un respect univoque. Il est nécessaire de souligner avec quel bonheur l'auteur de la thèse a réussi à s'orienter dans un temps relativement court dans une problématique complexe, même si, comme il l'écrit lui-même, il a dû, à cause de la masse du matériau, suivre la méthode des sondages. Mais il s'agit là d'une démarche tout à fait légitime, en particulier quand les éléments choisis caractérisent avec exactitude au discours général. Je peux conclure, en disant que le travail de Nicolas Richard est une contribution d'une qualité exceptionnelle à l'histoire religieuse tchèque, qu'il récapitule avec clarté les résultats des recherches antérieures et qu'il apporte même de nouvelles suggestions, que les futurs chercheurs suivront ou avec lesquelles ils entreront en débat. Et *de facto*, chose qui n'est pas tellement à l'honneur de l'historiographie tchèque, c'est le seul travail moderne en histoire religieuse qui couvre une période chronologique si longue et si complexe.

Alain Tallon achève cette riche soutenance en remerciant les directeurs de l'avoir invité à participer à ce jury et avoue avoir appris de la première à la dernière ligne de la thèse de Nicolas Richard. Tout d'abord parce qu'elle porte sur un espace qui n'est pas familier aux historiens français, mais aussi parce que ce travail sait faire le pont entre une situation très particulière, celle de la Bohême des XVIe et XVIIe siècles, et l'Europe religieuse du temps. Car, tout en maîtrisant parfaitement comme cela a déjà été amplement dit les sources et la bibliographie proprement tchèques, le candidat a une connaissance profonde de l'historiographie française et plus largement occidentale et de ses méthodes, ce qui lui permet de se livrer à un exercice particulièrement fructueux de comparaison et de transferts historiographiques, sans jamais gommer la spécificité de son espace géographique. Les compétences linguistiques de Nicolas Richard, hors du commun, y sont pour beaucoup, mais elles sont avant tout mises au service d'un vrai talent d'historien, qui est patent dans cette thèse.

La singularité religieuse de la Bohême est d'abord mise en évidence par l'étude de la concession du calice aux laïcs, dossier que Nicolas Richard reprend avec de nouvelles perspectives. Son analyse des débats tridentins emporte la conviction en démontrant qu'il n'y a pas eu une opposition tranchée entre partisans et adversaires, mais bien toute une gamme d'avis qui s'accordent pour affirmer le droit pour l'Église de concéder la communion *sub utraque* et se distinguent sur l'opportunité de le faire dans le cas de la Bohême, mais aussi des autres territoires d'Empire et de la France qui la réclament aussi. Il est frappant de voir à ce sujet la variété des positions romaines, du refus absolu dans le cas français à une concession très limitée dans le temps pour les terres autrichiennes et enfin une durée beaucoup plus longue dans le cas tchèque. La documentation romaine, étudiée avec une grande finesse, montre la prudence qui règne à la curie et au Saint-Office pendant toute la seconde moitié du XVIe siècle et encore dans les deux premières décennies du XVIIe siècle, loin de la politique intransigeante que les mêmes acteurs peuvent promouvoir dans d'autres régions de la catholicité. La politique de compromis dure beaucoup plus longtemps en Bohême qu'ailleurs, sans pour autant donner tous les résultats escomptés. Certes, Nicolas Richard montre bien la complexité sur place de la situation : le consistoire utraquiste, tout en rejetant les canons tridentins, n'hésite pas à l'occasion à les utiliser de façon sélective. En ce sens, la Bohême n'est pas très éloignée des autres royaumes catholiques qui ont eux aussi fait leur tri dans la législation conciliaire. Mais la situation de pluralisme religieux crée dans ce cas une configuration particulière : le projet de conversion par la concession du calice se révèle un échec, qui nourrit la volonté grandissante des autorités ecclésiastiques catholiques en Bohême de passer à un autre programme missionnaire au tournant du XVIIe siècle. Cette volonté se heurte à la réalité d'un clergé paroissial que Nicolas Richard décrit avec un grand bonheur, montrant toute la diversité des situations. La mission doit aussi définir son projet face aux utraquistes, qui ne sont pas sur le même plan que les Églises protestantes. Le candidat fait le lien, qui est chronologiquement pertinent, avec l'attitude romaine à l'égard des Églises orientales, où se pose dans les mêmes termes la question de la *communicatio in sacris*.

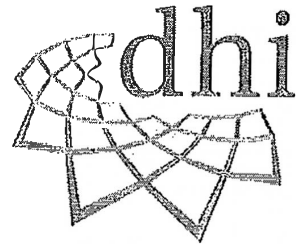
La révolte de 1618, qui pose un temps aux catholiques de Bohême la question de la soumission politique à un pouvoir hérétique, puis la victoire de Ferdinand II modifient bien sûr profondément la situation. Les programmes de reconquête des divers ordres religieux sont bien analysés, tout comme les moyens réels de la recatholicisation. Une étude magistrale montre le rôle d'un catholicisme seigneurial à partir de l'exemple des terres de Wallenstein : ce soutien des grands nobles semble décisif pour l'entreprise de catholicisation, même s'il n'explique pas tout. Cette entreprise a en effet ses limites, comme le prouve l'épisode de

l'occupation saxonne de la Bohême en 1631-1632, où le clergé catholique doit faire face à l'hostilité de la population à laquelle il a été imposé. Mais les ravages de la guerre et la lassitude qu'ils provoquent, combinés à l'opiniâtreté des efforts catholiques permettent une conversion durable des populations de Bohême. Là encore, l'étude précise du clergé et de sa progressive tridentinisation est d'une richesse impressionnante. Reprenant le modèle bâti par Eamon Duffy pour comprendre le passage d'une société catholique médiévale anglaise à des pratiques anglicanes, Nicolas Richard montre comment sur le terrain la catholicisation s'impose. L'aspect très progressif de cette évolution est particulièrement intéressant. L'auteur met en relief le rôle de la pastorale sacramentelle dont il démontre avec finesse l'usage très diversifié et les résultats assez mitigés. La mission sait, notamment en ce qui concerne les sépultures, s'insérer sans rupture dans un passé qu'elle doit respecter si elle veut réussir. Nicolas Richard livre une analyse détaillée et passionnante de la réforme liturgique et cette approche où il fait preuve de connaissances techniques très étendues prouve toute sa richesse historique pour mieux comprendre les chemins de la catholicisation. La réforme menée par l'Église de Bohême dans la seconde moitié du XVIIe siècle est plus liturgique que véritablement tridentine, ce qui peut conduire d'ailleurs à s'interroger sur la profondeur de l'adhésion des populations. Ce qui est certain, c'est que l'adversaire n'a pas véritablement opposé une résistance forte. On peut s'interroger sur la force de l'identité utraquiste, minée dès avant la guerre de Trente Ans par le choc de la Réforme et la difficulté pour une Église issue des luttes du XVe siècle à se positionner face aux confessions rivales. L'évolution de la notion d'hérésie dans cette seconde moitié du XVIIe siècle est particulièrement intéressante, avec un véritable tournant dans les années 1680, qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher de la France de Louis XIV et de la révocation de l'édit de Nantes, où une conception plus intransigeante se fait jour qui en quelque sorte « réinvente » l'hérésie. La normalisation de la situation de la Bohême dans le monde catholique semble alors atteinte.

Alain Tallon conclut son propos en redisant toute son admiration pour ce travail magnifique. Il fait honneur à son auteur et à ses maîtres. Il profite de l'occasion pour rappeler à quel point Nicolas Richard a été et est apprécié aussi comme enseignant à Paris-Sorbonne, où il a été contractuel doctorant et Ater. Sa thèse, véritable monument, prouve aussi qu'il est un chercheur de premier rang et Alain Tallon souhaite qu'elle puisse rapidement être lue par un public nombreux.

Après une courte délibération et un vote à bulletin secret, le jury décerne à M. Nicolas Richard le grade de docteur en Histoire de l'Université Charles et de l'Université Paris-Sorbonne, avec la mention très honorable et ses félicitations.





9.12.2013

**Rapport - Thèse de Doctorat de Nicolas Richard**  
**Clergé paroissial et changement religieux dans l'archidiocèse,**  
**de Prague, du Concile de Trente à la fin du XVIIème siècle**

Tout d'abord, je voudrais exprimer mon grand respect devant le soin et les efforts montrés par l'auteur en réalisant cette longue étude fondée sur un nombre important de sources archivistiques et de publications spécialisées, d'autant plus qu'il s'agit d'un projet requérant une compétence linguistique certaine en latin, en italien, en tchèque et en allemand.

La thèse doctorale de Nicolas Richard s'appuie sur des documents recueillis dans toutes les archives importantes se rapportant à son objet (p. e. Vatican: Archivio Segreto, Archivio della Sacra Congregazione per la Cause dei Santi, Archivio storico di Propaganda Fide; Archivio della Sacra Congregazione per la Dottrina della Fede; Prague: Archives nationales). Quelques-uns de ces textes sont publiés dans les annexes. Elle offre sur plusieurs sujets des perspectives historiographiques et des connaissances nouvelles à propos de l'importante transformation subie par les territoires bohèmes entre le XVIème et le XVIIème siècle. Elle donne en même temps une vue approfondie des processus de confessionnalisation qui se manifestent au cours des décennies aux alentours de 1600 dans un contexte extrêmement complexe du point de vue géographique, social et ethnique. Enfin ce travail illustre les efforts de la papauté, de la curie romaine et des autorités ecclésiastiques locales pour reconduire les terres de la couronne de saint Venceslas à l'obédience romaine en cherchant en même temps à appliquer les

Deutsches Historisches  
Institut in Rom  
Istituto Storico  
Germanico di Roma

Via Aurelia Antica, 391  
I-00165 Roma

T: +39 06 6604921  
F: +39 06 6623838  
www.dhi-roma.it

Stellvertretender Direktor  
Vice Direttore  
T: +39 06 66049261  
F: +39 06 6623838  
koller@dhi-roma.it

décrets du concile de Trente à l'archidiocèse de Prague et à lutter contre les hétérodoxies. Elle examine quels furent durant ce laps de temps le rôle des ordres religieux et la vie ecclésiastique et religieuse des paroisses de l'archidiocèse de Prague (clergé, formes de dévotion laïque etc.) avec une attention particulière portée à la question du calice et de la liturgie.

L'étude est solidement structurée et bien articulée. L'analyse suit plus ou moins l'ordre chronologique de l'évolution confessionnelle. Les grandes césures (1620, 1648) servent à diviser le travail en trois parties.

## I

La première partie de la thèse décrit la situation ambiguë propre aux décennies allant de la moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle à la bataille de la Montagne Blanche, alors que la politique ecclésiastique de Rome par rapport à la Bohême – dépourvue d'une ligne dogmatique nette oscillait entre deux pôles : les divers projets d'union avec les Utraquistes et les tentatives de suppression du calice.

Du point de vue de la politique confessionnelle et ecclésiastique de la papauté et de la Curie romaine la Bohême jouait un rôle symbolique pour deux raisons: d'une part elle est le premier pays à avoir basculé dans l'hérésie au XV<sup>e</sup> siècle, d'autre part c'est une région importante de l'empire où la cour Impériale s'installa à la fin des années 1570.

Ce n'était donc par hasard si la réforme catholique posttridentine commença à Prague, de la résidence de Rodolphe II avec son parti espagnol, les jésuites (souvent chargés de fonctions ecclésiastiques comme chapelains, confesseurs ou prédicateurs), quelques nobles catholiques, et surtout les nonces. Mais il ne faut pas oublier qu'à côté de l'aide des représentants catholiques de la cour ce furent surtout les archevêques et le chapitre métropolitain de Prague qui assurèrent le maintien de la petite minorité catholique en Bohême pendant la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

---

Les premiers chapitres de la thèse décrivent soigneusement les débats théologiques autour du problème du calice et de la possibilité de la communion *sub utraque*, avec ou sans union, et la réception de ces discours pendant les siècles suivants, la position de Ferdinand I<sup>er</sup> et de ses conseillers, le développement de la situation ecclésiastique en Bohême après la fin du concile de Trente lorsque Rome, après beaucoup de réserves et d'hésitations, finira par concéder à la Bohême le calice pour les laïcs.

Nicolas Richard peut montrer – contrairement à ce qui est avancé par l'historiographie tchèque traditionnelle – que pendant ses dernières sessions le concile de Trente s'est occupé sérieusement de la question du calice qui fut l'objet de vives controverses (pp. 85-124). Les débats des Pères du Concile à propos de ce problème se terminèrent par une certaine ouverture, mais la majorité restait opposée à cette concession (p. 152). Pie IV, à la demande insistante de Ferdinand I<sup>er</sup>, prit finalement une décision politique en reconnaissant la communion *sub utraque* en Bohême, dans certains cas et sous certaines conditions (pleins pouvoirs pour l'empereur; compétence des évêques en la matière; p. 157). Le chemin pour un retour des calixtins bohèmes dans le giron de l'Église romaine semblait ouvert et aplani. Mais, comme écrit l'auteur de la thèse qu'on discute aujourd'hui (je cite) „au lieu d'une franche union, c'est un statu quo bâtard qui s'installe" (p. 396). On peut constater une situation paradoxale et ambiguë : l'archevêque considère le Consistoire hussite comme son subordonné, mais refuse d'en ordonner les candidats qu'il juge hérétiques; le consistoire reconnaît la juridiction archiépiscopale mais ne s'y soumet pas. Voilà le contexte institutionnel (mais il faut penser aussi à la désunion du milieu catholique en Bohême en général) qui cause l'échec du projet d'union en 1594, peut-être le seul moment où une telle initiative aurait pu se réaliser (p. 225). En ce qui concerne les paroisses on peut observer à cette époque les formes liturgiques les plus variées. Nicolas Richard démontre que l'opposition à la communion *sub utraque* vient moins des papes et des nonces que du groupe calixtin de la diète et des archevêques de Prague. Cette forme de „schisme mou", de „flou

canonique"et d'"union incomplète", pour utiliser encore une fois les expressions très appropriées de l'auteur, commence à se transformer dès 1605, année où les décrets du concile de Trente sont officiellement reçus par le synode diocésain de Prague sous la pression du nonce Ferreri. Désormais la réforme interne de l'Église catholique occupera le premier plan. On n'attend plus beaucoup de l'union des hussites, on pense plutôt à la conversion de ces derniers, surtout après 1609, autre année clé de cette évolution. Mais aussi un retour des utraquistes à l'obéissance romaine totale et inconditionnée paraissait-il irréaliste étant donné la nouvelle situation confessionnelle en Bohême après la Lettre de Majesté. Toute cette évolution qui s'achève avec la suppression du rite *sub utraque* par Rome, ouvre par conséquent la possibilité d'uniformiser la liturgie en Bohême, ce qui, d'ailleurs, est une nécessité parce que seul un rite uniformisé (contrairement au désordre liturgique typique des paroisses bohèmes) peut refléter l'image d'une église consolidée et réformée. C'est donc à juste titre que Nicolas Richard s'occupe beaucoup dans son étude de la question liturgique.

## II

La deuxième partie illustre la politique confessionnelle intransigeante des différents acteurs après la victoire de la Ligue catholique de 1620 jusqu'à la fin de la guerre de Trente Ans.

Dès les années 1620, les élites ecclésiastiques locales n'envisageaient que la conversion et la réforme stricte - dans le sens catholique tridentin - comme moyens pour intégrer la Bohême dans le système d'obédience romaine.

Nicolas Richard illustre très bien ce processus de l'implantation de la religion catholique par le biais des villes royales et de la noblesse, piliers du royaume, sur la base des commissions impériales qui se déroulent plus ou moins régulièrement au cours de la décennie décisive entre la victoire de la Ligue catholique de Prague et l'invasion des troupes saxonnes en 1631. Celle-ci, étrangement, ne provoque pas l'effondrement total des structures ecclésiastiques de l'archidiocèse de Prague.

Nicolas Richard s'intéresse beaucoup, évidemment, à ce processus à l'échelle paroissiale c'est-à-dire à l'action pastorale et aux formes de la vie religieuse locale. Mais il traite aussi des pressions extérieures des différents protagonistes, comme les nonces (p. e. Carafa), les archevêques (surtout la grande figure de Harrach qui, sur cet échiquier complexe, doit toujours défendre ses prérogatives et son rôle de réformateur vis-à-vis des jésuites et du pouvoir séculier), les ordres religieux (les jésuites, qui s'occupent naturellement des questions de l'éducation et de l'enseignement universitaire à Prague, pp. 429-445; les franciscains conventuels, pp. 446-455; les capucins, pp. 455-463; les ermites de saint Augustin (c'est le terme exact; dans le titre d'un chapitre se trouve: les Augustins ermites), pp. 463-467; les dominicains, pp. 467s.).

Toutes les activités de ces ordres – bien sûr en conflit et concurrents entre eux – soulignent, comme Nicolas Richard sait bien le mettre en évidence, le caractère missionnaire de la Bohême après la bataille de la Montagne Blanche et la fondation de la congrégation de la Propagande avec toute la rhétorique missionnaire caractéristique de l'époque.

Dans un certain sens, en Bohême, on prend comme modèle de réforme catholique réussie l'Autriche intérieure (c'est-à-dire la Styrie avec sa capitale Graz), où l'empereur (et son père Charles en tant que régents de ces territoires), les nonces et les jésuites firent dès les années 1580 de ce conglomerat de seigneuries situées entre la Carinthie et la mer Adriatique un laboratoire tridentin par excellence.

La présence de troupes en campagne dans les pays bohèmes entre 1618 et 1648 rendit encore plus difficile le quotidien d'un royaume déjà très éprouvé par les misères de la guerre (ce qui alla jusqu'à un clergé belliqueux qui prit les armes pour sa propre défense et celle de ses ouailles). Les opérations militaires et le passage ininterrompu des troupes sont à la fois un obstacle important et un puissant stimulant : réforme catholique et guerre sont donc liées très étroitement entre elles (il suffit penser à la dévotion mariale et au grand nombre des conversions individuelles (et non) dans des situations sociales extrêmes causées par les désordres de la guerre (pp. 856s.).

### III

La troisième partie de cette thèse traite de la vie religieuse et d'un catholicisme loin d'être consolidé dans les territoires bohèmes dans la seconde moitié du XVIIe siècle en mettant en relief les rites et les formes liturgiques propres à cette région.

Après la guerre, pouvoirs séculier et ecclésiastique continuèrent à implanter la foi catholique en Bohême dans un nouveau contexte politique. Malgré tant d'efforts le but de faire de la Bohême un pays catholique uniformisé n'était pas encore atteint dans la période qui va de la révolte bohème à la paix de Westphalie. Grâce aux statistiques et aux questionnaires analysés par Nicolas Richard on peut constater une certaine division confessionnelle vers 1650 lors de la dernière commission impériale pour les affaires ecclésiastiques: dans le nord et l'est du pays étaient toujours présentes les hérétiques, tandis que dans les autres zones la foi catholique n'était pas encore tout à fait consolidée.

Pendant toute cette période la pénurie des pasteurs et des curés et la situation économique des paroisses restèrent problématiques selon la première relation *ad limina* de l'archevêque Waldstein analysée par Nicolas Richard dans le chapitre 11.A.1 et publiée dans l'annexe parmi d'autres documents très instructifs du même genre qu'on doit lire, néanmoins, avec beaucoup de prudence étant la partialité des auteurs. On suivra l'avis de Nicolas Richard lorsqu'il parle des années 1680 comme d'un tournant confessionnel, puisque c'est au cours de cette décennie que disparaît la dernière génération hérétique ayant connu un culte non catholique basé sur une structure paroissiale.

Cependant, malgré la faiblesse du réseau paroissial catholique et la permanence du phénomène hétérodoxe comme problème désormais individuel, le catholicisme devient de plus en plus visible en Bohême comme en témoignent les nombreuses constructions et restaurations d'églises et de chapelles, les manifestations des confréries et les fréquents pèlerinages, mais surtout la naissance d'une véritable liturgie catholique baroque. Le chapitre 12 qui s'occupe de cet aspect est une

vraie mine présentant les fêtes et les rites les plus importants du calendrier liturgique de la Bohême qui traduisent aussi la *pietas austriaca* et la *pietas bavarica*, p. e. les messes dites *Rorate* pendant l'Avent, la bénédiction des cierges à la Saint Blaise, le Tombeau du Christ pendant la Semaine Sainte, mais surtout les fêtes à forte empreinte catholique comme la Fête-Dieu (et toutes les autres formes de l'adoration eucharistique), le culte des saints, en particulier les fêtes mariales. Le dernier chapitre, qui décrit le clivage entre la conception dogmatique et la pratique sacramentelle des laïcs en Bohême, donne une image de la société qui, du point de vue confessionnel, est loin d'être conforme aux décrets tridentins, surtout quand on pense aux problèmes posés par le parrainage multiple et les mariages mixtes.

Il me semble que le travail de Nicolas Richard correspond aux règles et aux critères scientifiques propres à ce genre d'études. Je me déclare donc favorable à ce que le titre de docteur soit conféré à M. Richard.

Dr. phil. habil. Alexander Koller M. A.